

CV Photo

Exhibitions

Jennifer Couëlle

Numéro 33, hiver 1995–1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1196-9261 (imprimé)

1923-8223 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couëlle, J. (1995). Compte rendu de [Exhibitions]. *CV Photo*, (33), 31–31.

Doreen Lindsay

Espace Trois

Saidye Bronfman Centre for the Arts, Montreal

October 18-31, 1995

With the blatant exception of the human figure, it would be difficult to outweigh nature on the artistic agenda of recurring muses. Whether represented as a simple point of reference, romantically celebrated for its beauty and drama, or, of late, politically depicted as an endangered species, it is no secret that its presence has been ubiquitous in artistic imagery of all times, or



just about. In her mellow, sensitive exhibition *Experience of Nature*, Montreal photographer Doreen Lindsay partakes in yet another variation of nature as muse. Like a number of her contemporaries, this artist has chosen to represent the natural

environment in a series of intimate experiences, free of all narrative – political or other – and leaning toward a mystic form of abstraction.

Indeed, these 34 hand-coloured black-and-white images of details are more or less meditative and, without a doubt, contemplative. Photographs of countless fields, cracked rocks, shimmering leaves, spring blossoms, gnarled leafless branches, varying hues of washed-up algae, and more, bask in a muted, often yellowish, light. The combination of isolated features in close-range shooting, accentuating the abstract and formal qualities inherent in natural settings, and the pictorial, discreetly artificial colouring and luminosity appears to have kept the ever-threatening nostalgia and clichés of landscape photography at bay. Lindsay's "road photographs" were taken in 1993 and 1995, while travelling westward across the United States. Although one couldn't quite qualify them as mind-boggling or enthralling, a distinct and intriguing sense of intimacy transpires through their simple compositions and surreal glow.

Jennifer Couëlle

Luis Molina-Pantín

Quartier Éphémère, Montreal

September 12-October 22, 1995

In his recent exhibition at Montreal's Quartier Éphémère, *Ana hotel series*, San Francisco, Ca., the young San Francisco-based photographer Luis Molina-Pantín surveys the grandeur, emptiness, and sterile beauty of hotel interior. Five medium-to large-scale colour photographs reveal studied and Spartan compositions, in which a series of architectural or design elements appear to have been indexed as purposefully unostentatious, yet nevertheless pretentious, symbols of "good taste." There is something unnerving and paradoxically seductive about these grand, lifeless, and hopelessly upper-class Art Deco spaces, but over all, the effect of this handsome series is rather tepid. To the detriment, perhaps, of further exploring or defining his artistic approach, Molina-Pantín seems to rely primarily on his subject's highly charged symbolism. The very idea of a hotel, a house for humans in transit, is a perfect setting for many a story or image; what lacks here is an incitement to engage the viewer in a more profound or articulated reflection upon this rich, though somewhat gratuitous, subject matter.

J. C.



Exhibitions

Expositions

Matière grise,

les synecdoques de Louis Lussier

L'Espace 705

460, rue Ste-Catherine Ouest, espace 705

du 6 septembre au 1^{er} octobre 1995

La généreuse exposition de photographies de Louis Lussier, présentée dans le cadre du Mois de la Photo par le commissaire Marcel Blouin, nous a laissés littéralement sous le charme. Se trouvait là cet irrésistible ensemble d'ingrédients au pouvoir sensoriel : ambiance feutrée, manière picturale, figure corporelle, flou, incandescence. L'artiste évite toutefois, et c'est là sa compétence, le piège d'une simple entreprise de séduction. Il y a chez lui un singulier et habile duel entre le privé et le public qui nous plonge au cœur même des territoires obscurs de l'être humain dans son rapport au monde.

L'auto-portrait, par son action de mise en abîme, joue en ce sens un rôle crucial. Le photographe photographié referme ainsi la boucle sur lui-même, sur des espaces clos, sorte de *non lieux*, où matière et identité se dévorent mutuellement. Ici, dans ces images fondues au gris, comme figées sous les bains d'acide, tout semble fuyant, distant, inaccessible. Or, paradoxalement, les silhouettes fantomatiques donnent l'impression de corps spéculaires, comme s'il s'agissait de nos propres ombres qui apparaissent et disparaissent d'un cadre à l'autre. La plus récente série de Lussier (*Matière grise*), avec la ville pour toile de fond, pousse encore plus loin l'ambivalence des corps en infiltrant leur spectre dans les entrailles urbaines.

Le narcissisme de Louis Lussier nous rattrape donc au passage, alors que ses photos en forme de rayons X nous auscultent et nous renvoient en plein visage les vasculations de l'être dans son espace tant social qu'intime. Voilà, pourrait-on dire, une version plutôt oppressante de la séduction.

D'aucuns ont associé la démarche de Lussier à celle de Pierre Dorion ou d'Angela Grauerholz, ou encore à la peinture de genre (portrait, nature morte). Soit. N'y a-t-il pas là un bel exemple où les comparaisons arrivent à point pour mieux nommer les dissemblances au sein d'une même entreprise artistique?

Mona Hakim

